

Les communautés religieuses dans le protestantisme. Petit parcours historique

*« Le manque de communauté fraternelle est la pauvreté, la maladie, la nudité, la honte de l'Eglise, et ni une théologie correcte, ni une prédication conforme à l'Ecriture, ni une belle liturgie, ni une musique sacrée splendide, ni un art d'un niveau élevé, ni une organisation bien étudiée, ni le zèle missionnaire ni la lutte contre le monde méchant ne peuvent couvrir cette nudité ou combler ce vide... Quand nous nous approchons de Dieu, il nous demande : où est ton frère ? L'Eglise chrétienne est une communauté fraternelle, ou elle n'est pas ».*¹

Amis protestants, comment accueillez-vous ces paroles fortes sur l'individualisme protestant, par un artisan du renouveau de la vie communautaire au 20^e siècle ?

Le destin du protestantisme n'a-t-il pas été de magnifier « *l'enseignement des apôtres* » ? Et de mettre au second plan la réalité communautaire de l'Eglise et sa vie eucharistique ?

Dans ces quelques lignes, nous chercherons à voir comment les communautés religieuses se sont frayé une voie dans le protestantisme. Nous partirons de l'attitude de Luther sur le monachisme et les vœux, en passant par les efforts de renaissance des communautés avec le mouvement des diaconesses au 19^e siècle, pour aboutir à une floraison avec les communautés nouvelles du 20^e siècle. Nous nous cantonnerons au milieu francophone et germanique.

1. La Réforme

Quand *Martin Luther*, lui-même moine augustinien, écrit son retentissant *Traité des vœux monastiques* (1521), il ne dirige pas sa critique contre le monachisme en soi, mais contre sa caricature, telle qu'il pouvait la voir en son temps dans la vie relâchée de certains moines.

Sa principale objection est d'ordre théologique : le monachisme doit être mis en question s'il devient le bastion de cette illusion, selon laquelle l'homme pieux peut acquérir un mérite devant Dieu, par ses œuvres extraordinaires.

Luther ne rejette pas le monachisme de manière absolue, mais veut le réformer et en exclure toute idée d'œuvre méritoire et de vœux qui lient les personnes : « *Il faut corriger les opinions et les cultes impies tout en conservant collèges et monastères* », écrit-il.

Mais cette possibilité retenue par Luther n'a pas été mise en valeur dans les Eglises protestantes. Sauf de rares exceptions, il n'y a pas eu de continuation d'une vie conventuelle réformée. La Réformation conduira au renouveau de la paroisse mais pas à celui du monachisme.³

2. L'Anabaptisme.

Ce constat ne s'applique pas à l'anabaptisme. Nous trouvons dans ces Eglises des formes de protestantisme plus communautaires. La Discipline communautaire anabaptiste de Berne (1527) dit en effet : « *Aucun frère ou sœur de cette Assemblée ne doit rien avoir de propre, mais comme les chrétiens au temps des apôtres, tout avoir en commun. En particulier, on mettra de côté des provisions communes pour les pauvres* ».

La réaction des responsables protestants contre cette forme de christianisme sera violente. On comptera par milliers les martyrs anabaptistes de la vie communautaire.

¹ W. Stählin, *La communauté fraternelle*, Cerf-Oberlin, Paris - Strasbourg, 1980, p. 27

³ Marc Lienhard, *Luther et le Monachisme, Foi et Vie*, avril 1994, p. 27s.

Certaines communautés dureront davantage que d'autres, comme celles fondées par Jakob Hutter, à Austerlitz. Celles-ci vivaient dans un « Bruderhof » ou « ferme fraternelle ». On y pratiquait une totale communauté de biens, dans de grandes maisons à plusieurs étages. Le rez-de-chaussée servait au travail, aux repas communautaires et aux cultes. Au premier étage il y avait des chambres pour les couples mariés et leurs enfants, et au-dessus encore, des dortoirs pour les célibataires et les jeunes. Aujourd'hui les Amish, aux USA, sont en partie les héritiers de ce style de vie.⁴

3. Les mouvements de Réveil.

En 1675, Philipp Jacob Spener propose dans ses *Pia Desideria* un programme de réveil de l'Eglise, qui aura une influence considérable dans le protestantisme. Il invite à un contact personnel avec la Bible, qui doit être lue et partagée dans des cercles de quelques chrétiens, "comme Paul les décrit dans 1 Corinthiens, où l'on voit qu'il n'y a pas une seule et unique personne qui enseigne les autres, mais où d'autres personnes, à qui Dieu a donné grâce et connaissance, peuvent s'exprimer. Bien sûr sans désordre et sans querelle..."

Par rapport à l'Eglise organisée et officielle se fait jour le besoin d'une expérience incarnée de communion chrétienne. La communauté des frères Moraves fondée à Herrnhut par le comte Zinzendorf, le méthodisme anglo-saxon, le piétisme allemand et les mouvements de Réveil au 18^e et 19^e siècle sont des réponses, très partielles souvent, à ce qui manque dans l'Eglise officielle.

4. Le Mouvement des diaconesses au 19^e siècle

Sous l'influence de l'Anglaise Elizabeth Fry, pionnière de l'assistance spirituelle aux prisonniers, le pasteur Theodor Fliedner fonda en 1836 la première maison mère de diaconesses à Kaiserswerth (aujourd'hui Düsseldorf). La formation professionnelle qu'on y dispensait et son application pratique permit à des femmes célibataires de jouer un rôle social dans l'Eglise, puis dans la société. Une centaine de maisons mères furent fondées et se rassemblèrent en 1861 dans une "conférence générale", dite de Kaiserswerth.

Le 19^e siècle fut également un siècle de renouveau caritatif dans l'Eglise catholique (En Suisse et en France, quelques 450 maisons furent fondées). Les fondateurs du mouvement diaconal protestant se sont intéressés à la vie communautaire dans l'Eglise catholique. Ainsi le pasteur François Härter, fondateur des diaconesses de Strasbourg (1842) reconnaît la contribution des ordres dans le catholicisme, nés au 17^e siècle sous l'impulsion de Vincent de Paul et d'autres ordres de miséricorde. « Les Eglises évangéliques n'ont rien de semblable à présenter », écrit-il. Il appelle les diaconesses de Strasbourg « des sœurs évangéliques de la miséricorde ». Pour écrire la règle des diaconesses, il s'est inspiré de celle de Port Royal.⁵

A noter que plusieurs fondateurs de ce mouvement avaient également une forte vision œcuménique : « Oh! Quand viendra le temps où l'on ne se rappellera des mots protestants, catholiques que pour rendre grâce au Seigneur de ce qu'ils n'existent plus et où la grande famille chrétienne se désaltérera à la source d'eau vive qui jaillira jusqu'à la vie éternelle, » s'exclame Caroline Malvesin, cofondatrice des diaconesses de Reuilly (1841).

Plusieurs critiques se sont élevées contre ces maisons, soupçonnées de cryptocatholicisme. La plus célèbre controverse est celle provoquée, sur une période de 1849 à 1855, par la comtesse Valérie de Gasparin (1813-1894). Dans son livre *Des corporations monastiques au sein du protestantisme*, elle s'oppose fermement à l'œuvre des diaconesses,

⁴ Cf Neal Blough, Les Eglises de Professants: un monachisme de substitution ? *Foi et Vie*, avril 1994, pp. 29ss

⁵ Cf. *Evangelische Ordensgemeinde in der Schweiz*, Zurich, TVZ, 2003 pp. 34ss

qui représentent selon elle, l'essence même des fondations monastiques catholiques. Pour répliquer à l'œuvre de Louis Germond, fondateur de l'Institution des diaconesses de Saint Loup (1842), elle crée l'École normale de gardes-malades à Lausanne, première école laïque de soins infirmiers. (1859).⁶ Ses critiques portent sur l'obéissance, qui déresponsabilise l'individu, sur le célibat, sur la non-rémunération et sur le costume, qui est la preuve d'une différenciation par rapport au chrétien normal.

La comtesse développe une position déterminée par l'individualisme : l'individu se trouve face à face avec Dieu et n'a besoin d'aucun intermédiaire. En revanche, pour Louis Germond, un de ses contradicteurs, l'être humain a besoin d'un cadre et d'une structure communautaire pour vivre et agir. La controverse fait donc apparaître deux conceptions différentes du protestantisme : l'une plus individualiste, l'autre plus communautaire.

Aujourd'hui, une Fédération mondiale d'associations et de communautés diaconales, *Diakonia*, regroupe les différentes maisons. Les diaconesses connurent leur apogée entre les deux guerres mondiales. Depuis lors, leurs effectifs diminuent. Ayant obéi à un appel et consacrées, les diaconesses vivent leur vocation dans leur métier et forment une communauté de foi, de vie et de service qui a pour patrie leur maison mère.

Elles ont réagi aux changements sociaux récents en s'engageant en faveur d'autres sortes de pauvretés que les soins aux malades, lesquels ont été sécularisés. Plusieurs communautés ont choisi de revenir aux sources de la vie religieuse en soulignant ses dimensions communautaires et liturgiques, et d'être attentive à la soif spirituelle des hommes et des femmes de notre temps, en ouvrant des lieux d'écoute, d'accompagnement et de retraite.

5. *La floraison du 20^e siècle.*

Au 20^e siècle, nous assistons à la formation d'un véritable mouvement cénobitique au sein du protestantisme, surtout en Allemagne, France et Suisse.

Plusieurs communautés naissent avec une forte vision œcuménique. Durant la guerre, en milieu francophone, les *communautés de Pomeyrol, de Grandchamp et Taizé*. D'autres suivront. Aujourd'hui elles sont une vingtaine à se regrouper dans le Département de recherche communautaire de la Fédération des Eglises protestantes de France.

Celles-ci mettent davantage l'accent sur la communion fraternelle (*koinonia*), et se rapprochent plus facilement de la tradition monastique que les maisons de diaconesses. Leur éclosion a d'ailleurs permis à ces dernières de réfléchir sur leurs racines, de relier davantage le travail à la prière et d'approfondir la vie communautaire. Un autre creuset du renouveau communautaire est le mouvement charismatique.

A noter que les trois communautés francophones mentionnées ci-dessus furent influencées par le pasteur Wilfred Monod, qui a créé la fraternité des Veilleurs en 1923. C'est à lui qu'elles doivent la redécouverte de la prière quotidienne des Béatitudes et la Règle si simple et précise : « *Prie et travaille pour qu'il règne* ». ⁷ Depuis une quinzaine d'années, les Veilleurs, Tiers Ordre protestant, vivent un renouveau réjouissant, grâce à l'impulsion du pasteur Daniel Bourguet.

Quelques mots, pour conclure, sur la communauté de *Taizé*. Au début, Roger Schutz, jeune pasteur consacré dans l'Eglise réformée de Neuchâtel, l'appelle « *la communauté*

⁶ Cf. *Valérie de Gasparin, une conservatrice révolutionnaire*. Ecole la Source, Ouvertures, Le Mont sur Lausanne, 1994, pp. 48-50

⁷ *Que dans ta journée labeur et repos soient vivifiés par la Parole de Dieu. Maintiens en tout le silence intérieur demeurer en Christ. Pénètre-toi de l'esprit des Béatitudes Joie — Simplicité — Miséricorde.*

évangélique réformée de Cluny ». Son ministère est de « ranimer et d'intensifier le sens de la vie en communauté dans l'Eglise toujours dominée par l'individualisme ». Et sa vocation est « d'unir pour la vie des hommes appelés à marcher ensemble vers le Christ, des hommes qui, dans leurs professions, ne vivent plus en désintégré mais se soumettent en tout à leur vocation ».⁸

Roger Schutz termina en 1953 la rédaction de la *Règle de Taizé* qui était le fruit de ses réflexions mais surtout de l'expérience de vie commune des premières années. Avec les années, Taizé prit une orientation résolument œcuménique et d'ouverture à la jeunesse. Cette communauté met en valeur la simplicité d'une vie centrée sur l'accueil du Christ dans l'Évangile et dans les frères et sœurs, comme le dit ce beau texte de frère Roger :

« *Quand je m'interroge sur ce que nous attendons de notre vie commune, la réponse qui me vient est celle-ci : une vie où nous soyons capables de prendre des responsabilités pour les autres, une vie très simple à tous égards, dans l'expression de la parole, dans les rencontres, dans l'échange, dans la manière de disposer les demeures, dans l'hospitalité. Une vie qui soit comme un langage simple dans lequel on reconnaisse un signe de l'Évangile* ».⁹

Qui sont aujourd'hui ces protestantes et ces protestants qui ont fait le choix de la vie communautaire ? Laissons à Sœur Doris Kellerhals, prieure de la communauté de Riehen près de Bâle, le soin de répondre : « Des hommes et des femmes qui se sont donnés entièrement au Christ afin de vivre l'Eglise de Jésus-Christ dans ses dimensions fondamentales de *koinonia, leitourgia, diakonia et martyria* » (communion, prière, service et témoignage).¹⁰ Ils vivent, selon le mot d'E. Levinas, dans « la certitude qu'il faut laisser en tout à l'autre la première place ». Et l'autre est aussi bien Dieu que la sœur ou le frère qui partage ma vie.

Pasteur Martin Hoegger, Lausanne.
martinhoegger@bluewin.ch

⁸ Roger Schutz, *Introduction à la vie communautaire*, Genève, Labor et Fides, 1945, pp. 21-23

⁹ *Choisir d'aimer, frère Roger, 1913-2005*, Taizé, 2006, p. 37

¹⁰ *Evangelische Ordensgemeinde in der Schweiz*, Zurich, TVZ, 2003, p. 37